

Catherine David

L'Océan miniature

SEUIL

01-3h

83

47-48

CATHERINE DAVID

L'Océan Miniature

MINIATURE

1980

16° y²

47521

LES JOURNÉES DU SEUL

du 10 au 12 mai 1980, Paris 12

L'OCÉAN MINATURE

54325-1891-82-5-JD
DL-58-1982-52345
CATHERINE DAVID

L'OCÉAN MINIATURE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

DL-26-08-1983-23647

L'OCÉAN
MINIATURE



ISBN 2-02-006541-X.

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1983.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

• Pour l'œuvre de la Pour Isi.

PL 2553-1573-20 147

Nov 14

Nov 14 1947

Nov 14 1947

Nov 14 1947

« Too much work for a tired God. »

Asnières

• Too much work for a tired child •

Asnières

América

I

Il se demandait de quelle nature était cette obligation qui lui était faite.

Au cours de ses lectures il affrontait le récit de violences inimaginables. Dans les journaux, on trouvait chaque jour le détail des tortures infligées aux prisonniers politiques de plusieurs pays. Il lisait, sans comprendre le rôle assigné à la souffrance des autres dans le mouvement de ses propres humeurs. Ces douleurs qu'il ne ressentait pas lui semblaient plus réelles que le bien-être provisoire qu'il trouvait à s'enfoncer profondément dans le fauteuil de sa chambre. Mais cette réalité lui échappait aussi radicalement que le souvenir d'un rêve qui lui revenait régulièrement et dont pourtant il ne savait rien sinon qu'il était lourd comme un meuble de fonte qu'il aurait fallu soulever à tout prix. Un rêve de fonte. Il se demandait quelle altération se faisait dans l'être au moment de la plus grande douleur, si l'âme se fermait ou s'ouvrait, se réduisait jusqu'à n'être qu'un point ou s'évaporait au contraire. Le face à face lui semblait impossible, il devait y avoir une échappée, une inconscience provisoire, un blocage de la perception.

L'inaction lui pesait mais il ne réussissait pas à la vaincre. Il restait immobile et affolé par cette immobilité, aspiré, enseveli. Un bruit sourd lui venait de la ville. Il était engourdi par l'été. Des musiques sortaient des appar-

tements voisins et se mélangeaient devant sa fenêtre en une cacophonie languissante. Derrière la musique il y avait un son unique, une note interminable, une voix de basse à la respiration continue. Sans doute était-ce l'écho répercuté par les collines environnantes des moteurs de voitures sur la route nationale qui passait un peu plus loin. Les voitures se succédaient de façon irrégulière et le bruit aurait dû être discontinu, mais l'éloignement créait une persistance auditive, une illusion sonore.

A mesure qu'il s'enfonçait dans l'immobilité, il lui sembla que certaines parties de son corps grandissaient alors que d'autres s'amenuisaient. Ses mains, ses pieds, ses oreilles et son sexe lui apparaissaient gonflés, et le reste de son corps n'était plus que celui d'un tout petit bonhomme assis sur un coussin fleuri. Il esquaissa un mouvement pour se lever et vérifier dans le miroir en pied de l'armoire si ces distorsions étaient visibles mais se lassa aussitôt de cet effort. C'est la douceur de cette soirée d'été qui m'a enivré, pensa-t-il lentement. Il constata alors que ses pensées étaient devenues lentes et lourdes, comme si elles étaient en train de prendre, à la façon d'une gelée de viande. C'était la première fois depuis plusieurs heures qu'il arrivait à formuler une phrase en entier. Il essaya de prendre appui sur cette phrase dont la syntaxe lui paraissait sans défaut. La douceur de cette soirée d'été. Il se demanda pourquoi les soirées d'été n'avaient plus la douceur sans mélange qu'elles avaient dans sa jeunesse. Sûrement la faute des journaux qu'il lisait si attentivement, comme pour y trouver une réponse à sa question sur la souffrance des autres. C'est l'accumulation de ces récits qui l'avait cloué dans ce fauteuil, comme si le moindre geste avait risqué de leur donner une consistance indélébile. Car il n'était plus tellement sûr que ces corps torturés soient distincts du sien. S'il se débattait ainsi avec une telle

violence contre les mouvements qui auraient pu les ranimer, c'était sans doute qu'il les contenait. Il était peuplé de corps torturés. Une infinité de blessures se taisait en lui, à l'écoute de la rumeur cachée derrière la musiquette que l'on n'entendait d'ailleurs plus. Il vivait dans une époque où l'histoire avait fermé les portes derrière elle, il était devenu impossible de remonter dans le temps et les archives qui témoignaient de la période de sa jeunesse n'étaient que des débris sans signification. Une guerre avait suffi pour tuer l'histoire et elle se débattait dans les sursauts d'une agonie qui remplissait d'angoisse des milliards de survivants.

Il s'habituaient lentement à l'idée que le face à face était inévitable.

Il choisit un pseudonyme au hasard dans l'annuaire et se mit à écrire à plusieurs.

II

A l'époque où j'habitais Asnières, la fenêtre de ma chambre donnait sur une longue rue aux perspectives étirées, bordée par le grillage d'un chemin de fer. Il y avait dans ce paysage moderne une fatalité asymétrique, inquiétante. Certaines nuits très humides, un cône de brouillard se formait dans la lueur des réverbères postés le long de la voie comme des soldats de plomb. A l'horizon, le cube gris de la gare flottait dans l'eau noire de la nuit. Parfois, quand la lune était au plus haut, le silence devenait un grondement inaudible mais insistant, l'écho assourdi de mondes plus réels que celui où je m'étais assigné à résidence.

Je me figurais alors contempler un tableau inachevé. Le décor était prêt, les armatures métalliques, les poteaux, les lumières, les rails. Mais les personnages étaient absents : femmes nues blondes avec de gros rubans noués autour des seins, petits hommes maigres en frac noir et chapeau melon lisant les nouvelles d'après-demain dans une gazette préhistorique. D'autres encore, des inconnus. Il aurait suffi de les appeler mais je restais sans voix car je déboulais sans frein vers l'anonymat.

Je guettais longtemps dans la brume et le silence en attendant le frisson du sommeil. La chaleur de mon nez écrasé sur le carreau y déposait une vilaine forme molle

que j'effaçais ensuite d'un revers de la main pour abolir toute trace de mes coupables veillées.

Le poêle chauffait mal et mon pyjama de coton, qui avait rétréci au lavage énergique de madame Joyau, me serrait un peu aux épaules. Je rêvais de couleurs inédites, exquises comme la douleur. Je convoquais des fantômes de chats qui jouaient à me sourire avant de disparaître au hasard d'un mauvais aiguillage. Des serpents lumineux rampaient sur le sol. Des prénoms échappés de ma mémoire voletaient autour des feux de signalisation, Esther, Garance, Isaac, Épaminondas. Ventre à terre sur les rails luisants, je glissais en douce vers le lointain sur un toboggan de lune. Je décelais, à fixer sans relâche les reflets nocturnes sur l'acier, les infimes scories qui avaient échappé aux contrôleurs de l'usine.

J'aime les trains depuis cette nuit de mon enfance où le Paris-Vintimille dans lequel je voyageais avec ma mère s'est arrêté sans bruit au bord d'un champ de neige. Elle m'a pris dans ses bras pour mieux me montrer tout ce blanc. Le monde était lisse et accueillant comme un jardin secret.

Je me tiens debout sur la montagne de mes souvenirs. Des ingénieurs procèdent, conformément à mes instructions, à quelques forages locaux et découvrent des lacs souterrains reliés par des galeries. Plus j'avance en âge et plus la montagne est compacte. Les objets de ma mémoire deviennent presque indiscernables, à force d'être tassés les uns sur les autres par le poids du temps. J'ai acheté un livre de géologie pour étudier les lois de ce tassement et le moyen technique d'effectuer des coupes d'exploration entre marnes et schistes. Quand on vieillit, on a du mal à séparer ses souvenirs les uns des autres, on est menacé de s'agglomérer à soi-même. Il y a moins de jeu, il y faut plus de travail, c'est une question de souplesse dans les articulations.

III

Avant de m'installer à la pension Joyau, j'étais un vrai monsieur, avec tous les signes extérieurs. Habillé par les bons faiseurs, avec une raideur dans le port de tête et des habitudes célibataires. Je travaillais dans la finance et je n'hésitais pas, le cas échéant, à me livrer à des spéculations quelque peu illicites. J'habitais au centre de la ville, un de ces appartements ouatés où le silence amplifie la solitude. Mon emploi du temps était aussi peu meublé que mon logis.

Je filais un mauvais coton. Ennuyé des autres et de moi-même, j'avais renoncé à voyager car on ne met rien d'autre que des bribes de soi dans ses malles. Or je ne m'aimais plus assez pour m'emmener au bout du monde.

Oublieux de mes origines, je me persuadais que je n'étais pas et n'avais jamais été un de ces déracinés que Barrès traitait d'imbéciles. Je restais comme soudé à l'asphalte, à la pierre de taille du centre ville et à la moquette de laine qui tapissait mon appartement, comme si des racines surgies de la semelle de mes souliers allaient s'y enfoncer un jour, comme si j'allais enfin cesser d'être un habitant de l'air, m'alourdir, me poser, inscrire mon corps et mon nom dans cet espace étranger.

En affaires, je prenais des risques. Quand il s'agissait d'argent, je faisais feu de tout bois, jouant à qui perd gagne avec une agilité qui ne laissait pas de me sur-